

Nanterre, 11 de diciembre

Je tiens à remercier l'université et ses autorités, (Monsieur le Président de l'université M. Jean-François Balaudé) et ma collègue Marie-Claire Lavabre, qui a été très généreuse dans le portrait qu'elle a fait de moi.

Avant de poursuivre, je voudrais m'excuser de mon faible français, qui me force à simplifier mon discours. Je suis de Buenos Aires et ma langue est ce version de l'espagnol qui nous appelons « porteño ». Le français n'est pas ma langue et c'est pour moi un grand effort de le parler. (Je le fais comme geste de ma gratitude pour cette reconnaissance que vous me concédez).

L'honneur que je reçois aujourd'hui n'est pas seulement personnel, mais au-delà de moi-même, je considère qu'il revient à la communauté des chercheurs disséminés principalement de par le Tiers Monde. Une communauté vouée à la construction du savoir au service de la transformation sociale et politique, qui vise à ériger un monde plus égalitaire, pluraliste et respectueux de l'autre.

Les inégalités sociales ont toujours été au centre de mon attention. Les thèmes spécifiques de mon travail ont évolué selon les conditions sociales et les questions prioritaires de la lutte politique et de la discussion dans la sphère publique à chaque période historique. Tous occupent une place importante aujourd'hui: les migrations, la famille et les soins, le marché du travail, les organisations syndicales, les mouvements sociaux, la citoyenneté, les questions de l'inégalité de genre et les droits humains (je dis humains et non de l'homme, comme vous dites en français. Si je dis «de l'homme» je besoin ajouter «de la femme, des trans et des intersexuels, et de toutes les formes ambiguës et hybrides de la sexualité humaine).

Ma démarche se place au point de convergence des structures sociales, des institutions, des expériences culturelles et de la subjectivité, les sens et les émotions. Chaque fait social contient tous ces niveaux. Aussi une multiplicité de temporalités – le passé qui réfère à la mémoire, le présent du moment, les horizons et les illusions du futur, l'imagination de ce qui n'est pas encore mais qui peut advenir. C'est

pourquoi se trouve au cœur de mes recherches les travaux de la mémoire dans les conflits et les projets sociaux.

Mes liens intellectuels avec la France ont été marqués par la lecture des classiques et la discussion des courants intellectuels français, et moins à travers un contact personnel avec le monde universitaire français. (J'ai eu plus de rapports avec mes collègues d'Amérique Latine et du monde anglo-saxon qu'avec les Français). Cependant, la présence de France dans les sciences sociales en Argentine est très forte, et très asymétrique. En fait, par an il y a en moyenne presque 100 traductions de livres français de sciences sociales et humaines en Argentine, contre un livre argentin traduit en France.

Nous voici à Nanterre. Dans ma biographie, Nanterre est liée à mai 1968. (Nanterre signifie l'évènement de ce moment et, au-delà, la lutte pour une transformation sociale profonde, pour la démocratisation du savoir). A ce moment là, j'ai regardé l'évènement depuis la périphérie, depuis l'Amérique Latine. Avec l'histoire et la mémoire de la région, car en 1918, nous avons eu la réforme universitaire de Cordoba (en Argentine), une révolte estudiantine à l'origine de l'autonomie des universités du monde latino-américain et de tous les mouvements démocratiques et révolutionnaires de la région.

(En 68, LE MONDE DIPLOMATIQUE, faisait référence à ces évènements argentins (je cite): Au moment où l'Université française cherche une voie nouvelle, il n'est pas inutile d'évoquer les expériences qui se sont déroulées, avec des fortunes diverses, au cours de ce demi-siècle d'autonomie universitaire).

La période de 68 était de mobilisation sociale très forte dans la région, avec des demandes de démocratisation de l'université -- --mais aussi comme partie de mobilisations plus larges, en alliance avec la classe ouvrière. La grève universitaire mexicaine qui finit par le massacre de Tlatelolco, le mouvement brésilien de la passeata dos 100.000 (la marche des 100.000 à Rio), le Cordobazo en Argentine l'année suivante, étaient la manifestation de la jeunesse de l'époque, qui avait l'illusion de changer le monde.

Pour l'Amérique Latine, l'importance de mai 68 ne saurait être exagérée. Pour les intellectuels, Paris continuait à être la CITÉ LUMIÈRE et il fallait regarder le monde avec les yeux de la France.

Carlos Fuentes, le célèbre écrivain mexicain, était à Paris en mai 68, et il a écrit un récit de ce qu'il a vu et vécu là. Il parle depuis sa condition de latino américain. (Je cite)

Sur les barricades, dans les manifestations, dans le merveilleux dialogue de la révolution, nous nous sommes rencontrés et nous nous sommes reconnus: Chiliens et Espagnols, Argentins et Mexicains, Brésiliens et Péruviens... Nous avons discuté le destin probable, les rêves impossibles et les lourdes peines de nos pays: dans le miroir des événements français, il était possible de discerner l'image mutilée de la communauté de la langue espagnole et portugaise, ses manques et ses aspirations... Séculairement aliénés et excentriques face à l'image universelle de l'homme blanc, bourgeois, chrétien, capitaliste et rationnel, aujourd'hui nous nous identifions avec les hommes qui, depuis l'ancien centre, se proclament aussi aliénés et excentriques que nous, et qui se reconnaissent en nous. (Fin de la citation)

Mai 68 s'inscrit dans un parcours qui s'est initié bien avant, et dont les consignes seront reprises plus tard. Le slogan "soyons réalistes, demandons l'impossible" est une figure qui traverse le monde. Il a été repris par les Madres de Plaza de Mayo quand la situation politique était dominée par la peur, alors que beaucoup incitaient à la prudence et à l'inaction. Aujourd'hui le slogan continue à se propager parmi des groupes et des mouvements disséminés dans le monde. Il en est ainsi parce que les révoltes contre la "vie unique" sont encore actuelles.

Deux thèmes appellent ma réflexion

Comme voyageuse infatigable, j'ai vécu, j'ai enseigné et j'ai étudié dans beaucoup de lieux, en Amérique Latine, en Europe et en Amérique du Nord. J'habite et travaille à Buenos Aires, un endroit loin des centres du pouvoir mondial. Dans mes dialogues et

ma participation internationale, j'ai un agenda très précis et clair: l'objectif est de montrer à mes collègues au centre du pouvoir académique dans l'Ouest dominant que la périphérie a quelque chose à offrir à la construction du savoir et à la démocratisation de ses flux. (A contrecourant de la situation géopolitique actuelle, le défi est le développement de perspectives vraiment cosmopolites, ouvertes à l'incorporation de ce qui a lieu au-delà de notre propre réalité immédiate). En fait, c'est dans la périphérie que le cosmopolitisme intellectuel est né et s'est développé – parce que c'est là qu'on avait besoin d'étudier ce qui se produisait dans les centres, et ce qui se produisait dans la périphérie même. Les chercheurs et les intellectuels du centre, par contre, pouvaient considérer leur production comme universelle, générale et aussi à valeur théorétique. (Cette situation se répète d'ailleurs quant à la langue, en présupposant que nous tous, les intellectuels de la périphérie, sommes obligés de comprendre et de parler l'anglais et le français).

Cette situation est en train de changer. Si en 1968 les latino américains se regardaient à travers le miroir français, aujourd'hui les Européens commencent à se regarder dans le miroir du Tiers Monde. La crise européenne actuelle oblige le centre à diriger son regard et à apprendre de la périphérie. Les questions liées à la migration, la diversité culturelle et linguistique, le chômage structurel et la marginalisation, la croissance de l'inégalité et les protestations face aux récits du pouvoir hégémonique, sont des processus où la périphérie a beaucoup à enseigner aux centres.

Finalement, une réflexion autobiographique. Pendant toute ma vie, mes questions personnelles, mes préoccupations académiques et mes inclinations et engagements politiques ont été liés intimement, d'une manière inextricable. C'est dans la perspective féministe que j'ai appris et faite mienne la critique de la pensée clivée entre le public et le privé, entre l'académique et le politique, entre le personnel et le collectif. Je ne peux pas penser les uns sans les autres. Aussi suis-je convaincue, comme C.W.Mills, que c'est au point de convergence de l'histoire et de la biographie, des questions publiques et des inquiétudes privées, que l'on trouve l'imagination sociologique, qui offre la clé pour comprendre le monde et pour imaginer les voies de l'avenir.

Accompagner les processus d'apprentissage de jeunes hommes et de jeunes filles m'enthousiasme. C'est le développement des habilités réflexives, la possibilité d'ouvrir ces têtes et ces cœurs aux expériences et aux idées nouvelles, inconnues avant. Le meilleur éloge que je peux recevoir est "ce que tu as dit me fait penser". La curiosité intellectuelle et l'expérience de vie sont des ingrédients initiaux. Après, viennent le processus de découverte, la formulation de leurs propres questions, la recherche de réponses originales, la reconnaissance du fait que le savoir va s'élargir si on se pose sur les épaules des autres, ou des géantes "on the shoulders of giants" pour utiliser l'expression de Newton.

Récemment, plusieurs de mes professeurs, des intellectuels qui ont été des référents importants dans ma vie, sont partis. En conséquence, la logique du passage du temps me conduit à considérer ma place dans la chaîne générationnelle. Les jeunes qui partagent ma vie et mes projets de travail me rendent une image par laquelle je peux devenir leur référent. Mon désir est d'être là, et de promouvoir le dialogue intergénérationnel. J'espère que ces jeunes s'approprient critiqueusement le savoir que nous leur transmettons, sans avoir peur de penser.